

Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*

Monsieur Jean-Claude Schmitt

Citer ce document / Cite this document :

Schmitt Jean-Claude. Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 38^e année, N. 1, 1983. pp. 207-209;

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1983_num_38_1_411046_t1_0207_0000_001

Fichier pdf généré le 11/04/2018

modèles d'analyse des termes ethniques et nationaux. Une bibliographie de près de 550 titres montre la faiblesse, voire l'indigence quantitative des publications en français. Peut-on espérer une traduction de ce volume ?

Françoise MICHAUD-FRÉJAVILLE

Michel PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, Paris, A. et J. Picard, « Bibliothèque de la sauvegarde de l'Art français », 1979, 368 p., 322 ill., 4 pl. h.-t.

L'héraldique, c'est-à-dire la science des armoiries, est méconnue sinon méprisée par les historiens « médiévistes » et plus encore par les « modernistes ». Elle apparaît bien souvent comme le domaine réservé des « marchands d'ancêtres et de vanités nobiliaires » ou des « amateurs d'hermétisme ». Et les spécialistes sérieux ne sortent guère des limites étroites de leur discipline. Ce n'est pas le cas de Michel Pastoureau : son « traité » contribuera à donner à l'héraldique la place qui lui revient dans l'historiographie actuelle car il ne s'agit pas d'un « manuel », comme l'auteur tient à le répéter, mais d'une réflexion sur les résultats de cette « science auxiliaire », sur ses apports présents ou prévisibles à l'histoire tout court et sur les problèmes qu'elle pose à l'historien. Tout incite, en effet, à cette réhabilitation : la masse documentaire énorme et largement négligée que doit traiter l'héraldique (près d'un million d'armoiries recensées en Europe), la possibilité d'une histoire de « longue durée » (du XII^e au XIX^e siècle), les rapports qu'entretiennent les armoiries avec l'ensemble de l'organisation et de la symbolique sociales. L'ouvrage traite successivement de l'évolution historique des armoiries occidentales, du contenu, de la composition et de la langue du blason, et enfin de la science de l'héraldique et de ses perspectives.

On retiendra d'abord les analyses que donne l'auteur de plusieurs moments importants de l'histoire des armoiries : les « origines » vers 1125-1175, ou pour mieux dire

leur « genèse », car M. Pastoureau montre bien qu'elles n'ont pas surgi *ex nihilo*, mais en empruntant dessins, emblèmes, modes de composition, aux sceaux antérieurs, aux tissus (ceux notamment qui étaient importés d'Orient), aux gonfanons et aux bannières féodales. Cette « cristallisation » originale d'apports divers est, selon l'auteur, le résultat d'une évolution de l'armement et des techniques de la guerre : le heaume fermé, qui ne permet plus de reconnaître le chevalier, et par ailleurs le combat en troupes compactes, au tournoi comme à la guerre, rendent nécessaire le port d'armoiries individuelles et bien *visibles* (d'où la simplicité du dessin, les couleurs tranchées, etc.). Ce rôle essentiel dans la bataille, l'héraldique le perd deux siècles plus tard, vers 1350. C'est à ce moment aussi que les « hérauts d'armes » — admirablement présentés par l'auteur — commencent à codifier la composition des armoiries et à les compiler dans les armoiriaux. Ces facteurs militaires expliquent-ils seuls la date relativement tardive de l'apparition des armoiries par rapport à celle des structures féodales, de l'organisation des lignages chevaleresques, et des aspects majeurs de l'idéologie féodale ? Les armoiries ne sont pas contemporaines de la mise en place de la « société féodale », mais plutôt, quelques décennies plus tard, du moment où les lignages des *milites* acquièrent, face aux *nobiles*, plus de prestige et d'autonomie. Comme l'auteur le note lui-même, les « groupes héraldiques » qui réunissent dans une région donnée plusieurs lignages chevaleresques non apparentés, mais dont les armes sont voisines, rappellent le moment où, un siècle plus tôt peut-être, les ancêtres de ces lignages, non encore chasés dans des châteaux distincts et héréditaires, se groupaient derrière l'unique bannière du comte dont ils étaient à demeure les compagnons d'armes. Le système des armoiries apparaît ainsi comme le code symbolique par lequel la société féodale parvenue à maturité identifiait chacun de ses membres par rapport à son lignage et son seigneur : cette fonction symbolique n'est sans doute pas moins importante que le facteur militaire que souligne l'auteur.

COMPTES RENDUS

Avant l'apparition des armoiries proprement dites, l'auteur parle d'emblèmes « proto-héraldiques » et même « préhéraldiques », pour le Haut Moyen Age et l'Antiquité. Cette terminologie est sans doute justifiée par rapport à l'objet qu'il s'est donné et dont les limites chronologiques sont bien définies. Mais faut-il supposer pour autant que l'emblématique en Grèce antique n'avait pas elle-même ses règles de composition, de signification et de transmission rigoureuses ? L'« héraldique comparée » que l'auteur appelle de ses vœux devra plutôt révéler l'originalité de chaque système, et aussi son évolution : ici encore, suggérer que la « nature », l'« essence » des armoiries classiques (XII^e-XIII^e siècles) ont été perverties ensuite par une héraldique « décadente » est abusif, et en contradiction avec le soin que l'auteur met lui-même à révéler la richesse et l'originalité des armoiries de l'époque baroque ou encore du Premier Empire par rapport à celles de l'époque médiévale.

Soulignons aussi tout l'intérêt de ce que dit l'auteur de la diffusion sociale des armoiries au cours du Moyen Age, important chapitre d'une histoire de la « vulgarisation des modèles aristocratiques » dont les grandes lignes ont été tracées par G. Duby. Aucune limitation juridique ne fait obstacle en effet à cette vulgarisation, la seule règle étant de ne pas usurper les armes d'autrui. Les armoiries « roturières » n'ont d'ailleurs guère d'originalité, à l'exception de celles des paysans, qui sont relativement pauvres en motifs animaliers et riches en végétaux et qui, sous la forme de sceaux, s'inscrivent rarement dans un écu. Cette originalité de l'héraldique paysanne, que Michel Pastoureau constate, mais n'explique pas, n'est-elle pas le résultat d'une volonté seigneuriale de différenciation sociale qu'il n'était pas nécessaire de manifester dans le cas des gens de métier des villes, plus éloignés des nobles, dans l'espace et par le genre de vie, que ne l'étaient les paysans ?

La seconde partie du livre traite des « émaux », c'est-à-dire des deux types de couleurs (« métaux » : or et argent, et « couleurs » proprement dites : gueules, sinople, sable, etc.), des figures (géométriques, ani-

malières, végétales, etc.), de leurs règles de composition, et de la langue du blason. Les analyses consacrées aux animaux, aux différences régionales de la faune héraldique, aux obédiences politiques qui s'expriment à travers le choix de l'aigle (impérial) ou au contraire du lion (guelfe), retiendront notamment l'attention. Toutes ces pages aideront à préciser ce grand problème si peu étudié, du rapport des hommes et des animaux dans la société médiévale. Le chapitre consacré au dessin héraldique intéressera tout particulièrement l'historien et le théoricien de l'art : si l'identification de « styles » (régionaux, civil, militaire) reste assez subjective, l'auteur est plus heureux dans la détermination des « lois » du dessin héraldique : « loi de symétrie », et surtout de « plénitude » ; cette dernière pourrait ouvrir la voie à une théorie du champ iconique de l'armoirie et du rapport entre figure et cadre dans l'héraldique. Une telle réflexion théorique est la condition d'une description formelle systématique du blason et, au-delà, de son traitement informatique. De même la langue traditionnelle du blason, même si elle se donne déjà comme un code rigoureux, présente des ambiguïtés qui devront être éliminées en vue d'un traitement par l'informatique ; celle-ci, selon Michel Pastoureau, que l'on croit sans peine, amènera dans les études d'héraldique une véritable révolution.

La dernière partie de l'ouvrage traite en effet de l'héraldique comme discipline, de son évolution, et surtout de son apport à l'histoire : l'auteur développe ici sa conception de l'« héraldique comparée », qui consiste en un traitement statistique et cartographique d'une grande *quantité* d'armoiries. Les exemples qu'il donne (cartes de répartition de l'hermine de la faune héraldique, ou encore du lion dans les armoiries médiévales ; tableaux d'identification des figures ornant les sceaux des paysans normands au XIII^e siècle, de fréquence des émaux dans les armoiries médiévales, etc.), reposent ainsi sur le dépouillement, encore manuel, d'un énorme corpus (jusqu'à 125 000 armoiries). Une autre voie d'étude privilégiée est l'« héraldique imaginaire »,

c'est-à-dire l'étude de systèmes d'armoiries fictives, telles que celles qui étaient prêtées aux chevaliers de la Table Ronde. Cette société imaginaire aux limites beaucoup plus étroites et précises que la société réelle offre un véritable terrain d'expérimentation à l'héraldiste soucieux de comprendre les ressorts de la symbolique sociale, et l'on ne saurait trop encourager en effet les études allant dans ce sens. De multiples façons l'auteur rejoint ainsi les recherches convergentes de bien des spécialistes d'histoire et d'autres sciences humaines. Il leur ouvre aussi l'accès à sa propre discipline, par la clarté de son exposé comme par l'indispensable glossaire et la très riche illustration de son traité.

Jean-Claude SCHMITT

Cecil H. CLOUGH éd., *Profession, Vocation and Culture in Later Medieval England*, Liverpool, Liverpool Univ. Press, 1982, xi-260 p.

Ce volume a été préparé en l'honneur du regretté Alec Myers¹ par ses collègues et amis ; mais au lieu d'un recueil de contributions occasionnelles, il s'agit d'une œuvre originale, consacrée à un thème unique : quel est le type de culture impliqué par une « profession », et comment en vient-on, dans l'Angleterre de la fin du Moyen Age, à embrasser à la fois une profession et la culture qui lui est indissolublement liée ? Thème fondamental : le fantastique démarrage intellectuel et culturel de l'Angleterre dans la seconde moitié du xvi^e siècle, démarrage dont les conséquences à leur tour seront capitales, ne peut se comprendre si l'on ne connaît pas le terrain sur lequel il a pu prendre son essor. Thème difficile : car ce terrain est semé d'embûches. Il faut tenir compte de deux paramètres, à la fois : d'une part, le contenu précis de la culture de chaque catégorie sociale — ou plus exactement socioprofessionnelle — et d'autre part, les mécanismes qui dirigent les hommes vers

ces catégories et assurent le développement de celles-ci. Les sources pour une telle enquête sont difficiles à manier : les testaments, bien sûr, mais aussi les documents judiciaires, les textes littéraires, les livres et les manuscrits. Codicologie, généalogie, prosopographie doivent être appelées à la rescousse.

On trouve tout cela dans ce livre qui se présente comme un guide pour une exploration préliminaire. Disons que l'on commence par être déçu : définir la culture comme tout ce qui a trait à la créativité des *finer things of the mind*, comme le fait Cecil Clough, est un peu court ; décider de mener l'enquête par catégories socioprofessionnelles ne paraît pas forcément, *a priori*, la meilleure approche : on risque les redites (il y en a) ; et comment cerner ces catégories² ? Certaines sont mouvantes (les maîtres d'école), d'autres trop restreintes (les évêques). N'empêche qu'à la lecture des articles, la déception disparaît : probablement, en dehors de toute réelle justification théorique, l'éditeur a-t-il choisi la solution qui permettait à tous les participants de faire le travail le plus sérieux et le plus approfondi. D'où la richesse de la moisson.

La première étude, due à Jennifer Kermode, porte sur les marchands de York, Beverley et Hull, *The Merchants of Three Northern English Towns*, pp. 7-48, et s'attache à dresser un tableau exact sur le plan culturel et social, d'un groupe assez mal connu dans l'Angleterre médiévale (si l'on excepte les marchands londoniens connus par l'ouvrage pionnier de Sylvia L. Thrupp). Richard G. Davies, *The Episcopate*, pp. 51-89, consacre sa contribution à l'épiscopat : une étude aux conclusions assez favorables à ces princes de l'Église, mais qui aurait sans doute pu être plus rigoureusement statistique (notons que Joël Rosenthal a fait, pour une partie seulement de la période, une recherche similaire).

L'article suivant, dû à Robin Storey, est probablement le plus original du livre. Consacré aux « gentleman-bureaucrats » (pp. 90-129), il se compose de deux parties bien distinctes : dans la première, l'auteur étudie l'émergence du terme *gentleman* dans